

AUX NOUVEAUX MARIÉS

*De toute votre vie
Voici le plus beau jour.
Le bonheur vous convie
Et comble votre amour.*

*Quand on est à votre âge
On aime avec ardeur :
C'est l'amour sans partage
Le langage du cœur.*

*On rêve tout en rose,
L'avenir est doré ;
Jamais d'humeur morose
Pour un couple adoré.*

*Que votre mariage
Soit un bonheur parfait !
Faites un doux ménage :
C'est mon meilleur souhait.*

*En ce jour d'allégresse,
Gravez bien vos serments ;
Et murmurez sans cesse
Vos tendres sentiments.*

*L'amour noble et sincère
Rend les époux heureux :
Il fleurit sur la terre,
Il fleurit dans les cœurs.*

H. Mayrand

LUTTE POUR LA VIE

La scène se passe à Sorel, petite ville située au confluent de la rivière Richelieu et du fleuve Saint-Laurent.

C'est un jour de marché.

La chaleur bienfaisante, que le soleil du mois d'août prodigue à la terre, achève de mûrir les moissons et les routes des campagnes réalisent le rêve qui avait autrefois hanté l'imagination surexcitée, du juif errant dans ses interminables pérégrinations.

En face du Brunswick règne une activité qu'on ne rencontre qu'aux grandes foires. Des endroits envahissants sont accourus de nombreux cultivateurs, apportant pour les vendre les produits multiples de leurs terres en culture. Les uns, arrivés dès l'aube, ont rangé leurs voitures le long de la chaussée ; venant de paroisses plus éloignées, d'autres, afin de prendre les places encore vacantes, stimulent et de la voix et du fouet leurs chevaux harassés par les fatigues de la route parcourue.

Sur la chaussée se presse la foule des acheteurs en quête de provisions. La lie du peuple et les notables de la ville s'y coudoient. Les types les plus disparates se rencontrent. On y voit des riches et des pauvres, des vieillards portant bâton et des enfants qui mordent à belles dents dans quelque fruit, des mères de famille accompagnées de leurs rejetons, et d'humbles religieuses mandataires empressées des orphelins et fidèles soutiens des invalides, des mendiants aux traits amaigris tendant la main et des hommes de professions libérales, se prélassant pleins d'embonpoint, des maîtres arrogants et de zélés serviteurs. Tous se croisent en tous sens dans leurs marches et contremarches.

Ici, un commis à la voix nasillarde offre en vente, avec force réclame, la marchandise de son patron ; là, deux commères embarrassées de leurs lourds paniers et fortement pressées par le flot montant de la foule, se font des amabilités à coup de langue. Sous le regard attentif de la propriétaire, une jeune fille palpe une grosse pomme de chou pour s'assurer si elle a beaucoup de consistance, et promène en même temps la vue sur les objets étalés, cherchant quelque chose qui semble ne s'y point trouver. Plus loin, indiquant du doigt un panier de légumes, un jeune homme, en livrée, en demande le prix, et, sur la réponse d'un gars dont le teint hâlé par le soleil des champs contraste avec la blancheur de son col, continue ses perquisitions à la voiture voisine, tout en faisant entendre un mur-

mure de mécontentement dédaigneux. Le marchand de poisson, derrière son comptoir, muet, tourne le dos avec dépit et s'éloigne en entendant l'offre que lui fait chichement un vieux tailleur juif, pour un paquet de brochets fraîchement capturés. Celui-ci le poursuit, l'autre feint de ne le point voir.

Les maîtres charretiers et les garçons bouchers vont et viennent, gênant la circulation. Les commerçants de fruits jouent de la hachette avec tapage. Les couvercles des caisses sautent avec fracas. Les camionneurs font un train d'enfer. Un tel crie à tue-tête, un autre court, celui-ci commande, celui-là s'emporte, et, sur tout ce monde possédé par la fièvre des affaires, un bruit confus domine. En un mot, le trafic bat son plein.

À l'une des extrémités du marché, se trouve une jeune dame élégamment mise. Elle porte un délicat chapeau de paille fine et légère, comme vêtement une blouse en toile blanche. C'est sous un costume semblable que les voyageurs nous représentent les femmes des riches planteurs du Sud des États-Unis. Un enfant, aux boucles blondes et au fin minois, lui tient la main droite. Son bras gauche, passé dans l'anse d'un joli panier et son porte monnaie à la main, elle circule là où la foule est moins compacte. Cette jeune personne est un des plus beaux types féminins de l'aristocratie sorénoise.

—Combien les asperges ? demande-t-elle.

—Six sous le paquet, madame, répond la femme d'un cultivateur, grosse paysanne à la figure rubiconde, coiffée d'un chapeau de paille aux larges bords et assise sur le siège déplacé de son chariot, qu'elle a appuyé sur deux boîtes renversées.

—Six paquets pour trente sous ?

—Vous n'y pensez pas, chère dame, elles sont si rares à cette saison.

—Au revoir ! alors, à une autre fois, dit la jeune femme en faisant mine de s'éloigner.

—Madame ! Madame ! c'est bien ; six pour trente sous ; c'est ma première vente, voyez-vous, exclame la commerçante, en guise de motif pour revenir sur sa décision.

Puis elle s'ébranle sur ses solides assises, place de côté son tricot auquel elle n'avait pas cessé de travailler en répondant à sa riche cliente, et se met en frais de livrer la marchandise vendue.

—Au voleur ! au voleur ! il m'a enlevé un quartier de veau ! ôtez-lui ! ôtez-lui ! crie d'une voix de stentor un cultivateur au torse herculéen et à la forte encolure, cherchant à poursuivre le ravisseur. Il fend la foule de ses deux bras puissants, bouscule une couple d'enfants, jette par terre le panier rempli d'œufs d'une vieille femme et écrase sous sa semelle garnie de gros clous le pied mignon d'une blonde anglaise.

À cet appel inattendu quelques hommes accourent : ce sont des bouchers, un vendeur d'huîtres, un débitant de petite bière d'épinette et enfin, en dernier lieu, selon l'usage, l'antique et solennel constable à qui est confiée la charge de surveiller les abords du marché. Croyant avoir affaire au voleur, ils empoignent notre homme que les figures courroucées des victimes qu'il vient de faire sur son brutal parcours semblent désigner comme le coupable.

—Au bureau de police ! à la police ! à la police ! ! ! vocifère la foule indignée.

Le prisonnier proteste de son innocence, dit se nommer Jean X..., cultivateur de son état, et demeurant en la paroisse de Sainte-Victoire, au deuxième rang. Il gesticule, saute, crie ; enfin, après bien des pourparlers et maintes explications, il parvient à faire comprendre à l'officier de la justice la méprise commise à son égard. Il lui explique avec force paroles et mille gestes appropriés qu'il pesait un rôti que le fils d'un de ses clients venait d'acheter, lorsqu'un gros mâtin, au poil jaune et blanc et à la gueule haveuse, saisit sournoisement parmi la viande étalée devant sa voiture un magnifique quartier de veau, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, s'empressa de mettre une bonne distance entre son échine et la victime de sa gourmandise.

Sur ces renseignements l'homme de police devient

conciliant. Il croit même reconnaître l'animal. Pour parfaire l'identité du voleur, il pose quelques questions au cultivateur et sur les réponses de plus en plus convaincantes de ce dernier il lui communique le nom du propriétaire.

Le jeune enfant blond de la dame aux asperges avait suivi cette scène avec attention. Pas une seule parole ne lui a échappé du dialogue échangé entre le paysan et le gardien de la paix publique.

—Maman ! maman ! dit-il à l'oreille de sa mère, c'est Bismarck, le chien de papa, qui vient de se sauver avec la viande du monsieur.

À cette révélation de son enfant, la dame ouvre précipitamment son porte-monnaie, prend un écu et le présente à la paysanne, qui n'était autre que l'épouse de l'infortuné Jean. Elle le lui avait déclaré lors du tumulte.

—Vite, vite, dit l'élégante dame, prenez le prix de vos asperges, s'il vous plaît, et remettez-moi le change, je suis pressée.

—Pas besoin d'autre chose ?

—Non, non, vous dis-je.

—Eh ! bien voici, madame, et merci bien, dit la paysanne, en lui remettant sa monnaie.

Une fois en possession de son argent, la jeune mère, emmenant brusquement son fils, disparaît dans une direction opposée.

Il est trois heures de l'après-midi. Les cultivateurs ont tous vendu leurs produits. Les emplettes ordinaires sont terminées. La plupart d'entre eux ont déserté la ville.

Seul, un paysan fait antichambre dans la salle d'attente des bureaux de Maître Chouinard, un des avocats les plus en vue du district de Richelieu.

Pendant que son épouse, demeurée dans la voiture, retient les chevaux, son mari promène la vue sur les objets qui l'entourent ; mais à tout instant parlant à mi-voix, il laisse paraître un mouvement d'impatience.

Enfin, le bruit que fait quelqu'un en montant les marches de l'escalier parvient jusqu'aux oreilles de notre homme et le tire de sa rêverie. Il voit aussitôt apparaître dans la porte un monsieur, de noir vêtu, coiffé d'un chapeau à haute forme et tenant sous son bras une serviette remplie de volumineux documents. Celui-ci entre, salue légèrement, ouvre une porte latérale donnant accès dans un appartement voisin, dépose ses papiers sur un secrétaire et suspend son chapeau au crochet de la muraille.

Notre cultivateur se dit en lui-même : "C'est lui" et rappelant de vagues souvenirs, il croit reconnaître en lui un des brillants orateurs qui sont allés dans son village adresser la parole au peuple électeur lors des dernières élections générales.

—Que puis-je faire pour vous ? demande avec bonté le brillant disciple de Thémis en s'adressant à celui qui l'attendait et qui n'était autre que Jean, l'homme au quartier de veau.

—Peu de chose, monsieur, je désirerais vous consulter un instant.

—C'est bien, je suis tout à votre disposition ; veuillez passer de ce côté-ci et prendre un siège.

Maître Chouinard ferme sur eux la porte de son cabinet de travail et Jean s'assied timidement ; car, il ne faut pas oublier que c'est toujours une affaire pour les cultivateurs que de franchir le seuil d'un bureau d'avocat.

—Exposez-moi votre affaire.

—Voici, monsieur, en peu de mots. J'étais, ce matin, au marché, vendant de la viande et pendant que j'étais occupé, un énorme chien m'enlève un beau quartier de veau et l'emporte sans que je puisse le rejoindre. Ai-je le droit de me faire dédommager par le propriétaire du chien ?

—Sans doute, répond l'homme de loi ; le code est formel en pareil cas.

Puis ouvrant un gros volume qu'il feuillette un moment, il continue :

—Suivez bien, voici l'article de la loi qui vous donne ce droit ; c'est l'article 1055 du Code Civil, au chapitre des délits et quasi-délits :

"Art. 1055. — Le propriétaire d'un animal est respon-